

# LE QUOTIDIEN DE L'ART

11.09.26

l'hebdo

ENQUÊTE

**Marché de  
memorabilia :  
le boom  
pop culture**

VU D'AILLEURS

**Art contemporain  
dans les îles grecques :  
vitrine ou engagement ?**

**BOURSE EKPHRASIS  
Vincent Lemaire  
par Léo Marin**

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur [lequotidiendelart.com/abonnement](http://lequotidiendelart.com/abonnement)

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 100 220,80 euros  
9 boulevard de la Madeleine - 75001 Paris rcs Paris n°435 355 896 - CPPAP 0330 W 91298 issn 2275-4407  
Propriétaire : Frédéric Jousset  
[www.lequotidiendelart.com](http://www.lequotidiendelart.com) - un site internet hébergé par Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France - tél. : 01 40 09 30 00.

Directrice générale Solenne Blanc  
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard  
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau  
Rédacteur en chef Rafael Pic ([rpic@lequotidiendelart.com](mailto:rpic@lequotidiendelart.com))  
Rédactrice en chef adjointe

Alison Moss ([amoss@lequotidiendelart.com](mailto:amoss@lequotidiendelart.com))

Cheffe de rubrique Marine Vazzoler ([mvazzoler@lequotidiendelart.com](mailto:mvazzoler@lequotidiendelart.com))

Rédactrice Jade Pillaudin

Contributeurs de ce numéro Jordane de Faij, Naima Morelli, Muriel Rozeller

Directrice du studio graphique Sora Sauvignon

Maquette Anne-Claire Méry

Secrétaire de rédaction Aude Jouanne

Iconographe Anaïs Hammoud

Publicité digital et print ([advertising@lequotidiendelart.com](mailto:advertising@lequotidiendelart.com))

Pôle Art France Peggy Ribault, Clara Debrois, Julie Livan

Pôle Hors captif Hedwige Thaler

International Sales Dominique Thomas

Studio Lola Jallet ([studio@beauxarts.com](mailto:studio@beauxarts.com))

Abonnements [abonnement@lequotidiendelart.com](mailto:abonnement@lequotidiendelart.com)  
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Souliers rouges portées par Judy Garland dans *Le Magicien d'Oz*. © AFP/Valérie Macon.

© ADAGP, Paris 2026, pour les œuvres des adhérents.

## TÉLEX 11.09

➔ Connu pour avoir défendu Denis Baupin, Michel Houellebecq ou encore Bill Pallot, l'avocat Emmanuel Pierrat a été condamné, par le tribunal correctionnel de Paris, à 2 ans de prison avec sursis pour des faits de harcèlement moral à l'encontre de 18 collaborateurs qu'il avait pour habitude d'injurier, de menacer ou d'humilier entre 2015 et 2021.

➔ La ministre de la Culture Catherine Pégard a annoncé la mise sous instance de classement au titre des monuments historiques du château de Pomas. Situé dans l'Aude, le château, construit au XIII<sup>e</sup> siècle, a été largement endommagé suite au passage d'une tornade sur le village de Pomas le 24 août. La mise sous instance de classement fait bénéficier l'édifice, pour une durée d'un an, de tous les effets du classement au titre des monuments historiques. Elle permet aussi à la direction régionale des affaires culturelles de se substituer au propriétaire pour faire réaliser au plus vite les études et les travaux de stabilisation.

➔ Le 8 septembre, Artcurial dispersait, en partenariat avec Lempertz, la collection d'art d'Afrique et d'Océanie de Jean-Jacques Rotthier (1932-2009). Placée sous le marteau de Stéphane Aubert, la vacation, en gants blancs, avec 100 % de lots vendus, a totalisé 2,1 millions d'euros au marteau, soit plus de trois fois son estimation basse.

➔ Ancien élève de l'École des arts décoratifs - PSL, où il s'est formé à la sculpture et à la scénographie, le plasticien, marionnettiste, comédien, mais aussi créateur et interprète de Casimir, Yves Brunier, est décédé le 4 septembre, à l'âge de 85 ans.

➔ Mis en examen et placé sous contrôle judiciaire en 2023, l'artiste Claude Lévêque sera jugé devant la cour criminelle de Seine-Saint-Denis pour des faits de viols et d'agressions sexuelles qui se seraient produits entre 1989 et 2007 sur trois mineurs alors âgés de 8 à 18 ans.

**LE  
QUOTIDIEN  
DE L'ART**

**LE PREMIER  
QUOTIDIEN  
NUMÉRIQUE DU  
MONDE DE L'ART**

**1 MOIS  
D'ABONNEMENT  
GRATUIT**

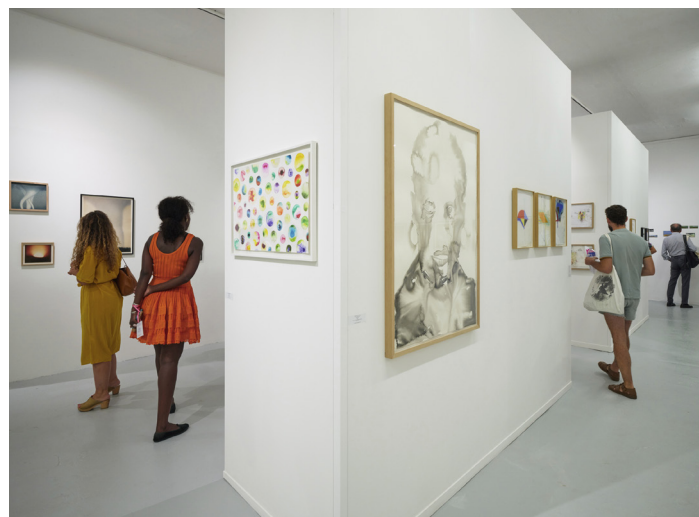
Le **QUOTIDIEN** et l'**HEBDO**  
du lundi au vendredi  
sur tous vos écrans

MUSÉE DE LA CHASSE & DE LA NATURE

Vivez une parenthèse hors du temps  
avec une visite privée au Musée de la  
Chasse et de la Nature...

01 87 89 91 50

FONDATION  
FRANÇOIS  
SOMMER



## Paréidolie, le dessin à portée de porte-monnaie

Tenue du 28 au 30 août au Château de Servières à Marseille, la 13<sup>e</sup> édition du Salon international du dessin contemporain a rassemblé 17 galeries. Si l'international était bel et bien présent avec la Liégeoise Nadja Vilenne, la Genevoise Mabe Gallery, la Viennoise Christine König et l'Anversoise Annie Gentils, aucune Marseillaise n'était de la partie, tandis que près de la moitié des enseignes (8 sur 17) étaient parisiennes : 8+4, Maxime Allain, Backslash, Anne-Sarah Bénichou, Binome, Éric Dupont, Bernard Jordan, et la galerie Papillon, de retour après 5 ans d'absence. « *C'est un salon où l'on aime revenir. L'espace est agréable et la fréquentation bonne. On pourrait revenir plus souvent, mais c'est aussi important d'avoir un turn-over pour des salons de petite taille, où l'on préfère participer quand on a une proposition artistique qui s'y prête* », rapporte Marion Papillon, qui présentait les récents phonautogrammes, faits de photographies imprimées en noir de fumé et de son gravé sur papier, du duo italo-belge VOID (Arnaud Eeckhout & Mauro Vitturini). Exposées pour la première fois à la galerie ce printemps, puis cet automne à Paris Photo, les œuvres à l'esthétique rappelant les toiles de photos floutées de Gerhard Richter se sont bien vendues. Échelonnés selon le format entre 1 800 et 6 000 euros, les prix étaient « *à la mesure du public et des attentes de Paréidolie* »,



note Marion Papillon, qui exposait également les compositions en tracés et en volumes du duo marseillais Berdaguer & Péjus (entre 1 800 et 5 000 euros). Prenant la forme de sculptures murales, les œuvres n'avaient, à l'exception de quelques fins traits de crayon, pas grand-chose à voir avec la pratique du dessin. Une tendance remarquée sur plusieurs stands aux propositions s'éloignant volontiers du dessin *stricto sensu*. Chez Laurent Godin, on découvrait ainsi le travail oublié de Jacques Yves Bruel (1948-2010). Le stand, prélude à l'exposition en octobre à Arles, présentait ses œuvres sur papier (1 200 euros) superposant des compositions plus ou moins abstraites sur des pages de revues (principalement *Beaux Arts Magazine*), mais aussi ses sculptures (5 000 euros) faites d'objets de récupération, dont des morceaux de bidon découpés pour se transformer en visages. Anciennement parisienne, installée depuis juillet 2025 à Arles, la galerie

apprécie « *l'atmosphère amicale* » du salon. Sa voisine, la galerie Heimat de Saint-Rémy-de-Provence, seule autre enseigne du Sud, partage cet avis. « *Le salon a une bonne taille, on ne ressort pas l'œil saturé. Je suis longtemps venue en tant que visiteuse et acheteuse, et aujourd'hui en tant qu'exposante. D'un côté comme de l'autre, l'expérience est agréable* », précise Alexandra Chiari, fondatrice de la galerie, où les pastels (2 200 euros) aux lumières tamisées de Steffen Kern ont fait la bonne affaire de « *collectionneurs et amateurs marseillais, parisiens et étrangers* ».

JORDANE DE FAÏ

➔ [pareidolie.net](http://pareidolie.net)

Salon Paréidolie.

À gauche : Les phonautogrammes du duo VOID sur le stand de la galerie Papillon (Paris).

© Louise Lett.

Ci-dessus : Stand de la galerie Éric Dupont (Paris).

© Jean-Christophe Lett.

Ci-contre : Œuvres de Steffen Kern, sur le stand de la galerie Heimat (Saint-Rémy-de-Provence).

© Louise Lett.



© CC BY-SA 4.0.

## Disparition du poète et fondateur du Mamco Christian Bernard

Cet été, le monde de l'art franco-suisse a perdu une figure qu'il chérissait : le 6 août, le commissaire d'exposition et fondateur du Mamco, Christian Bernard, disparaissait à l'âge de 76 ans. Né à Strasbourg en 1950, Christian Bernard étudie d'abord au lycée Fustel-de-Coulanges, avant de suivre des études de lettres et philosophie à l'université de Strasbourg entre 1968 et 1974. Sa rencontre avec le poète et écrivain surréaliste Vincent Bounoure

en 1966, explique le critique d'art Guillaume Lasserre, fait date dans sa vie. Il poursuit : « *En 1968, année où il publie le recueil de poèmes H accompagné de dessins d'Antoine Bernhart, il rejoint Édouard Jaquer et le mouvement Phases, participe aux événements de mai et juin, et fonde le groupe La Main à proie, qu'il anime jusqu'en 1971. On mesure, à ce détail biographique, combien l'homme qui allait devenir l'un des muséographes les plus systématiques de sa génération est d'abord passé par l'expérience d'une avant-garde poétique mineure, attachée à l'image et au tract autant qu'au vers.* » En parallèle, Christian Bernard enseigne le français, puis quitte Strasbourg, rejoint le ministère de la Culture et devient conseiller artistique dans la région Rhône-Alpes. Sur son profil LinkedIn, il écrivait à propos de cette époque : « *Une période passionnante : la décentralisation culturelle avec Jack Lang. Création du Frac Rhône-Alpes, accompagnement des institutions (centres d'art et musées) et des artistes, commandes publiques (Richard Serra à l'abbaye de Brou à Bourg-en-Bresse), etc.* » Puis il est nommé à Nice, prend la direction de la Villa Arson, où il reste

un peu moins de dix ans, de 1986 à 1994. Y passeront des artistes et commissaires d'expositions, tels que Philippe Parreno, Raymont Pettibon, Jean-Yves Jouannais, Éric Troncy... En même temps, Christian Bernard travaille au projet du Mamco à Genève. Il l'inaugure en 1994 et le quitte 20 ans plus tard, en 2015, pour rejoindre Toulouse, où il est nommé directeur artistique du Printemps de septembre, chargé de redéfinir le festival. Émus d'apprendre son décès, nombreux sont les acteurs et actrices du monde de l'art, les artistes ou les commissaires d'exposition à lui avoir rendu hommage cet été. Jean-Luc Verna écrit que Christian Bernard fut un « *père artistique pour beaucoup d'entre nous, un mec bien, comme il n'y en a pas tant* ». Ces dernières années, l'ex-directeur du Mamco avait continué d'écrire et fondé les éditions Walden avec Ho-Sook Kang (1968-2021). En 2022, il publiait *Fabules*, un recueil de 50 poèmes illustrés par des collages du duo d'artistes Hippolyte Hentgen et venait de se voir décerner, quelques mois avant sa disparition, le Grand Prix de poésie de l'Académie française.

MARINE VAZZOLER

## En Jordanie, à Jérash, un escalier antique reprend forme

À Jérash, dans le nord de la Jordanie, l'un des monuments emblématiques de l'ancienne cité romaine de Gerasa s'apprête à retrouver une partie de sa monumentalité. Remarquablement préservé, le site constitue l'un des ensembles urbains romains les plus complets du Proche-Orient, avec ses temples, théâtres et longues rues à colonnades. Lancé à la suite de la visite d'Emmanuel Macron en 2022, le projet franco-jordanien prévoit de restituer une partie du grand escalier qui reliait les niveaux inférieur et supérieur du sanctuaire de Zeus. Il valorise aussi plusieurs décennies de recherches archéologiques françaises menées sur le site, notamment



Grand Temple de Zeus et arc d'Hadrien, Jérash, Jordanie.

© Jon Arnold Images / Hemis.

entre 1980 et 2010. Aménagé au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., l'escalier ne sera pas reconstruit intégralement : seule une bande de 7,50 m de large, correspondant au tiers nord de l'ouvrage antique, sera restituée. Les nouvelles pierres seront posées sur une base de gravier compacté afin de préserver les vestiges. Porté par l'ambassade de France et réalisé par

l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo), le projet, principalement financé par le ministère français des Affaires étrangères avec une participation jordanienne, s'élève à près de 885 000 euros. Il servira aussi de chantier-école à une vingtaine de jeunes architectes et archéologues jordaniens. Les fouilles préparatoires ont notamment révélé, sous l'escalier, une ancienne carrière hellénistique, antérieure au temple, ainsi que des aménagements d'époque omeyyade. Les travaux de restitution doivent débiter à la mi-octobre.

MURIEL ROZELIER



# Marché de memorabilia : le boom pop culture

Les souliers rouges portés  
par Judy Garland dans  
*Le Magicien d'Oz*.

© AFP/Valérie Macon.

**S'il ne date pas d'hier, le marché des objets de memorabilia connaît aujourd'hui un renouveau sans précédent porté par une jeune génération d'acheteurs, qui s'arrachent les possessions de leurs stars favorites – du foot, au cinéma et à la musique, et jusqu'aux influenceurs Instagram et YouTube.**

PAR JORDANE DE FAÏ

Un maillot de Kylian Mbappé pour 160 000 euros, une mèche de cheveux de Johnny Hallyday à 6 440 euros, les escarpins de Lady Gaga à 8 000 euros, mais aussi une guitare de Pink Floyd à 14,55 millions de dollars, ou encore le ballon avec lequel Diego Maradona a marqué son but dit de la « main de Dieu » lors de la Coupe du monde de 1986 pour plus 3 millions de dollars... Les prix ont de quoi faire tourner la tête. Autant que les chiffres récemment recensés par Interencheres, premier site de ventes aux enchères en France : dans une étude inédite réalisée en partenariat avec YouGov, celui-ci révèle que 11,3 millions de Français suivent aujourd'hui les ventes de souvenirs de stars – soit 21 % de la population française adulte – et que 6 millions d'entre eux ont déjà sauté le pas. Et tout concourt à dire que les objets personnels d'hier ont encore de beaux lendemains devant eux, tant leurs acheteurs se rajeunissent : au sein de





*Le marché des souvenirs historiques est davantage savant, il s'adresse aux connaisseurs. Le marché des memorabilia contemporains répond, quant à lui, à une logique d'identification, et il est davantage porté par l'affect et l'immédiateté. »*

**DIANE ZORZI, RÉDACTRICE EN CHEF DU MAGAZINE DES ENCHÈRES ET RESPONSABLE ÉDITORIALE D'INTERENCHERES.**

Source : LinkedIn.

la génération Z, un jeune sur deux âgés de 18-24 ans s'y intéresse et se dit prêt à dépenser plus que la valeur vénale de l'objet s'il a appartenu à une célébrité qu'il admire. Car si le marché « classique » des memorabilia ne tarit pas, les adjudications des figures de l'Histoire font parfois pâle figure à côté des records enregistrés par celles des héros de la pop culture : les 5,6 millions d'euros rapportés par la dispersion, le 4 décembre 2024, des effets personnels et textes manuscrits du général de Gaulle perd un peu en ampleur face aux 28 millions de dollars obtenus trois jours plus tard, le 7 décembre 2024, pour les célèbres souliers rouges de Judy Garland dans *Le Magicien d'Oz*. L'année précédente, en juin 2023, des baskets portées par Michael Jordan s'étaient envolées à 2,1 millions d'euros, devançant les 1,9 million d'euros collectés par un chapeau de Napoléon.

### Nouveaux codes

C'est qu'en matière de memorabilia, l'habit ne fait pas le moine. « *Il existe deux marchés distincts avec des typologies d'acheteurs très différentes. Le marché des souvenirs historiques est davantage savant, il s'adresse aux connaisseurs. Le marché des memorabilia contemporains répond, quant à lui, à une logique d'identification, et il est davantage porté par l'affect et l'immédiateté* », explique Diane Zorzi, rédactrice en chef du *Magazine des enchères* et responsable éditoriale d'Interencheres. Plus même qu'une valeur affective, les habits, objets et effets personnels de stars du cinéma, de la musique ou des médias sont dotés d'une aura quasi fétichiste. En France, parmi les acheteurs âgés de moins de 34 ans, 53 % se disent motivés par le fait de posséder l'objet d'une célébrité qu'ils adulent et 19 % estiment que l'objet leur portera bonheur. Au point d'inverser et de déjouer les codes du marché. « *Les deux marchés ont en commun de considérer la provenance comme le principal critère : les acheteurs recherchent un objet qui a appartenu directement à la personnalité, et la présence d'une documentation permettant d'attester de l'origine de l'objet lui donnera davantage de valeur* », rappelle Diane Zorzi. D'ordinaire, l'état de conservation de l'objet en accroît la valeur. Mais dans le cas des memorabilia de pop culture, « *des traces d'usures, comme des trous sur le maillot d'un sportif, ou encore des marques de maquillage sur le costume porté par un chanteur lors d'un concert, peuvent avoir l'effet inverse et susciter l'engouement auprès des acheteurs les plus fétichistes* », explique Léonard Pomez. Le jeune commissaire-priseur au sein de la maison Boisseau-Pomez a notamment orchestré la vente caritative organisée en live au profit des victimes du séisme au Maroc et des inondations en Libye par le streamer AmineMaTue sur Interencheres le 6 octobre 2023, qui a attiré 100 000 spectateurs prêts à cliquer pour faire monter les enchères. Une lampe néon de l'influenceur Squeezie, star de la génération Z aux 18 millions d'abonnés sur les réseaux, est ainsi partie pour 4 000 euros.

Le streamer AmineMaTue et le commissaire-priseur Léonard Pomez pendant la vente caritative Interencheres, le 6 octobre 2023.

Courtesy Boisseau-Pomez.



*« Des traces d'usures ou encore des marques de maquillage sur le costume porté par un chanteur lors d'un concert, peuvent susciter l'engouement auprès des acheteurs les plus fétichistes. »*

**LÉONARD POMEZ, COMMISSAIRE-PRISEUR.**



Veste de scène noire à sequins de Michael Jackson, étiquette Bill Whitten, période Victory Tour, vers 1983-1984.

Ci-dessous : Serge Gainsbourg avec le Nikon F2.  
© Aguttes.

Vente inaugurale du département Pop Culture & Memorabilia d'Aguttes, 3 juin 2026.

© Aguttes.



« Dans le marché de memorabilia pop culture, la provenance est parfois plus importante que l'objet lui-même. »

**ARTHUR PERAULT, SPÉCIALISTE ET RESPONSABLE DU DÉPARTEMENT POP CULTURE & MEMORABILIA DE LA MAISON AGUTTES.**

© Aguttes.

Paire de baskets portée par Omar Sy dans la série *Lupin*, vendue par Artcurial.

© Artcurial.



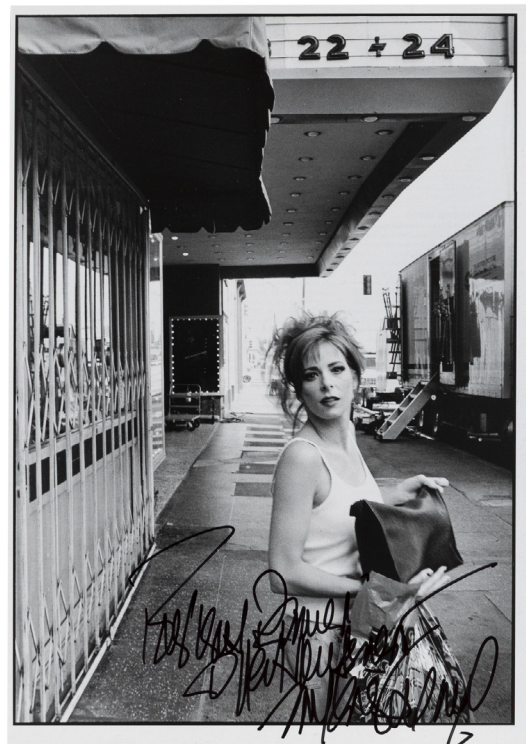
## Une première en France

La vente à succès est à l'image d'une tendance observée sur le nouveau marché des memorabilia, où les ventes caritatives – citons encore celle organisée au profit de l'Ukraine le 1<sup>er</sup> décembre 2022 à Paris par la maison Artcurial, où la paire de baskets Nike portée par Omar Sy dans la série *Lupin* a trouvé preneur à 1 400 euros, aux côtés du pantalon porté par Jean Dujardin dans *Le Daim* de Quentin Dupieux (800 euros) et de la robe portée par Bérénice Béjo dans *The Artist* (1 000 euros) – assurent non seulement une médiatisation certaine, mais aussi une accessibilité de l'offre au plus grand nombre.

« L'essor du marché des memorabilia est directement lié à sa démocratisation via les ventes en ligne, qui permettent aux acheteurs de tout âge et de tout lieu de participer en un clic », indique Diane Zorzi. Et d'appuyer : « Lors de ventes caritatives, les objets proposés sont directement donnés par la célébrité, garantissant une authenticité certaine et un lien de proximité entre star, objet et acheteur. »

« Dans le marché de memorabilia pop culture, la provenance est parfois plus importante que l'objet lui-même », développe Arthur Perault, spécialiste et responsable du département Pop Culture & Memorabilia de la maison Aguttes depuis janvier 2026. Ce dernier a orchestré le 3 juin à Neuilly-sur-Seine la vente inaugurale de ce nouveau département, qui comble un manque européen sur le marché, jusqu'alors principalement mené par des maisons de ventes aux États-Unis. « Les objets de pop culture y sont depuis longtemps déjà considérés comme des œuvres d'art. Nous apportons une vision européenne à ce marché en pleine expansion », rapporte Arthur Perault, qui a, entre autres, passé sous son marteau le gant de scène en strass Swarovski de Michael Jackson, parti pour 113 737 euros, la veste de scène noire à sequins portée par le roi de la pop dans les années 1980 et lors de son Victory Tour, vendue 75 825 euros, ainsi que le Nikon F2 manipulé par Serge Gainsbourg lors d'une séance avec le photographe Pierre Terrasson, adjudé 10 400 euros.





Photomaton du chanteur Johnny Hallyday.

© Aguttes.

Tirage de magazine noir et blanc signé au feutre noir par la chanteuse Mylène Farmer.

Ticket du passage de Joy Division aux Bains Douches, le 18 décembre 1979.

© Aguttes.



« D'Alain Chabat à Luc Besson, et jusqu'au récent succès du Comte de Monte-Cristo avec Pierre Niney, il y a un potentiel de valorisation de multiples objets. Et les collectionneurs amateurs sont au rendez-vous. »

**ARTHUR PERAULT, SPÉCIALISTE ET RESPONSABLE DU DÉPARTEMENT POP CULTURE & MEMORABILIA DE LA MAISON AGUTTES.**

## News flash

Plus abordables, un Photomaton inédit de Johnny Hallyday, en provenance du directeur de la rédaction de la revue *Music Hall Télé Radio*, a trouvé preneur pour 1 690 euros, tandis qu'un rare ticket papier du passage de Joy Division aux Bains Douches le 18 décembre 1979 s'est envolé pour 847 euros, et qu'un tirage de magazine noir et blanc de Mylène Farmer signé au feutre noir par la chanteuse est parti pour 416 euros. Avec le riche patrimoine musical et cinématographique historique et contemporain que recèle la France, Arthur Perault regarde l'avenir du premier département français de memorabilia pop culture avec enthousiasme : « D'Alain Chabat à Luc Besson, et jusqu'au récent succès du Comte de Monte-Cristo avec Pierre Niney, il y a un potentiel de valorisation de multiples objets. Et les collectionneurs amateurs sont au rendez-vous. » Avant la prochaine vente « Cinemabilia », qui mettra le 7<sup>e</sup> art à l'honneur, le spécialiste ne perd pas une occasion de faire tourner les affaires – dans tous les sens du terme. Le lundi 12 octobre, une vente flash rendra hommage à l'icône de la country pop Dolly Parton, décédée le 25 août. Sortie des tiroirs, une photographie de Jean-Louis Rancurel, prise au théâtre Mogador à Paris lors de son unique concert en France en 1978, sera mise aux enchères avec une estimation entre 600 et 800 euros. « Près d'un demi-siècle plus tard, cette image témoigne d'une rencontre devenue historique entre l'une des grandes voix de Nashville et le public français », souligne la maison de ventes, qui espère bien voir les fans d'ici et là affluer. De la salle de concert à la salle de vente, il n'y a aujourd'hui qu'un pas.

# Art contemporain dans les îles grecques : vitrine ou engagement ?



La lettre de Naima Morelli, journaliste.

« Si un artiste n'a jamais mis les pieds à Chios et n'en entend parler que par ouï-dire, il risque de finir par créer une œuvre sur ce que l'île a de plus connu : les arbres à mastic. Mais ils n'ont rien à voir avec ce qui se passe ici, dans le nord. » Cette formule est d'Akis Kokkinos, fondateur de DEO Projects et commissaire de l'exposition « Letter to an Ailing Father », qui a transformé, cet été, une école abandonnée de l'île grecque en rendez-vous pour les amateurs d'art. L'idée de l'événement : montrer le territoire d'une manière profonde, sans jamais s'appuyer sur un stéréotype ni réduire une île à une image toute faite. Et l'île de Chios n'est pas la seule à proposer ce type de rendez-vous. Depuis plusieurs étés, nombreuses sont les îles grecques à s'imposer comme une destination prisée du monde de l'art, à l'instar d'Hydra ou d'Andros. Là-bas, les amateurs d'art ont le temps et l'état d'esprit propice pour apprécier l'art de façon spontanée, avec lenteur et concentration. Avec ces événements, ce n'est pas tant le décor de carte postale qui prime, mais plutôt la capacité à comprendre l'écosystème réel de chacune de ces îles :



Île d'Hydra, Grèce.

© Jon Arnold Images/Hemis.

ses tensions économiques, ses réseaux de diaspora, sa relation au tourisme, ce qu'elle a perdu et ce qu'elle défend encore.

## Hydra, le premier modèle

La pionnière de telles expositions reste Hydra, où l'on transporte encore les bagages à dos d'âne. En 2008, la municipalité de l'île a cédé à la Fondation DESTE son ancien abattoir pour créer le « DESTE Project Space Slaughterhouse » un an plus tard. Chaque été, la fondation y organise une série d'expositions d'art contemporain, en confiant cet espace à un artiste ou à une équipe, invités à



Akis Kokkinos, fondateur de DEO Projects et commissaire d'exposition.

© Ioanna Hadjiandreou.

Œuvres d'Eleni Odysseas, exposition « Letter to an Ailing Father », Chios.

Installation de Shezad Dawood, *Invisible Threads*, 2026, exposition « Letter to an Ailing Father », à Chios.

© Nikos Alexopoulos.





En haut : Vernissage de l'exposition Nari Ward, île d'Hydra. Œuvre : **Apollo Wind Spinner** (2020-2022) de Jeff Koons, Fondation DESTE, Slaughterhouse, Hydra

© Jeff Koons/George Skordaras.

Ci-dessus : **Nari Ward**, *Fire Hose Man*, 2026, tuyaux d'incendie, bagages, Fondation DESTE, Slaughterhouse, Hydra.

À droite : **Nari Ward**, *Distant sound*, 2026, cabine téléphonique, lance à incendie, couvertures de secours, pierre, ressorts de lit, bouteilles, papier, Fondation DESTE, Slaughterhouse, Hydra.

© Giorgos Sfakianakis.

mettre en place un événement spécialement conçu pour ce lieu. Fondée en 1983 par le collectionneur Dakis Joannou, la Fondation DESTE possède un espace d'exposition à Athènes, où elle mène un large programme d'expositions. Cet été, elle y présentait la dérangeante « Gen X: Tales from the Forgotten Generation », et, depuis plusieurs années, elle commande pour la saison estivale une œuvre destinée à l'ancien abattoir du port d'Hydra. Vue sur les réseaux, la façade de l'abattoir n'a rien de spécial ; le chemin escarpé y menant débouche, telle une apparition, sur l'énorme soleil de Jeff Koons, posé sur le toit, à la fois hiératique et kitsch. L'ouverture de l'espace sur un paysage d'un bleu étonnant fait le reste. Cette saison, c'est le travail de Nari Ward, New-Yorkais né en Jamaïque, qui est mis à l'honneur avec l'exposition « Until That Day ». Clin d'œil à la caserne voisine, la sculpture centrale de l'exposition, *The Show Man*, est entièrement ficelée de lances à incendie. « Until That Day » emprunte son titre au discours du dernier empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié I<sup>er</sup>, à l'ONU en 1963, que Bob Marley a ensuite glissé dans sa chanson *War* en 1976. Le soir, les gens viennent y jouer aux dominos ou s'arrêtent devant la cabine téléphonique vide, une autre pièce de Nari Ward : des bouteilles enveloppées de fil barbelé, dédiées à sa grand-mère malentendante.

## Andros, la voie du temps long

Autre fondation à cheval entre Athènes, la capitale, et les îles : Basil & Elise Goulandris, dont le musée principal accueille Picasso, Monet et Degas aux côtés des grands noms grecs. Alors que DESTE a jeté l'ancre à Athènes, avant de rayonner vers les îles, les Goulandris ont fait le chemin inverse, s'installant sur une île si venteuse que les arbres y poussent à l'horizontale. L'exposition « Germaine Richier – Conversations », qui se tient jusqu'au 27 septembre,



À droite : **Germaine Richier**, *The Tauromachy*, 1953, bronze naturel poli.

© Giorgos Sfakianakis.



Vue de l'exposition « Germaine Richier (1902-1959) - Conversations », musée d'Art contemporain Goulandris, Chora, île d'Andros.

© Chris Doulgeris.

#### Germaine Richier

*Le Pentacle*, 1954, *L'Hydre*, 1954 et *L'Ogre*, 1949, bronzes à la patine foncée.

Coll. part./© Chris Doulgeris.

« Germaine Richier est un peu tombée dans l'oubli et a été redécouverte seulement ces 20 dernières années. Il est important pour nous de la faire connaître au public local de l'île, ainsi qu'aux visiteurs qui arrivent jusqu'ici. »

LA COMMISSAIRE MARIE KOUTSOMALLIS-MOREAU.



#### Vasilis Papageorgiou

*I Come from the Depths of the Earth I*, 2026.

© Nikos Alexopoulos.

#### Cindy Sherman

*Sans titre n°174* (de la série « Disasters »), 1987.

Installation dans le laboratoire de physique de l'école, exposition « Letter to an Ailing Father », Chios.

© Nikos Alexopoulos.



retrace la carrière d'une des grandes figures de la sculpture européenne du XX<sup>e</sup> siècle. Exilée en Suisse pendant la guerre, Richier incorporait à ses bronzes des objets trouvés : un éclat d'amphore en guise de tête, des algues dans le plâtre. Elle a ainsi créé ses premières créatures hybrides à la fin des années 1940, au moment où son ami et rival Giacometti s'imposait. « Elle n'a jamais eu de véritable marchand pour promouvoir son travail, explique la commissaire Marie Koutsomallis-Moreau. Elle est un peu tombée dans l'oubli et a été redécouverte seulement ces 20 dernières années. Il est important pour nous de la faire connaître au public local de l'île, ainsi qu'aux visiteurs qui arrivent jusqu'ici. »

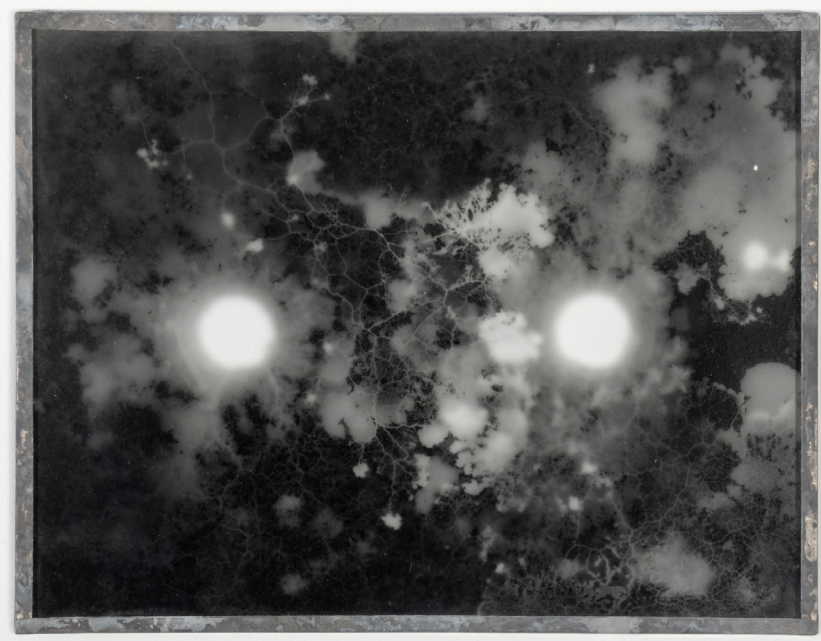
#### Chios ou l'art comme soin

Mais c'est à Chios que la démonstration est la plus nette avec l'exposition « Letter to an Ailing Father », dont le titre est une référence directe à la lettre que Kafka a écrite à son père en 1919. Chaque été, l'événement change de

site sur l'île : après les incendies qui ont ravagé le nord-ouest, la fondation à Volissos a fait un choix qui tenait presque du geste réparateur, puisque le lieu sélectionné est une école centenaire classée, qui ne compte plus aujourd'hui qu'une trentaine d'élèves. « La plupart des gens fuient cette partie de l'île », note Akis Kokkinos. L'école est à l'image du « père faible », auquel le titre de l'édition 2026 fait référence : une figure « censée promettre sécurité, protection et soutien, et qui ne peut plus les tenir ». Sur les 14 artistes réunis, dont Cindy Sherman et Danh Võ, 6 ont reçu une commande inédite après un séjour de recherche sur place. Vasilis Papageorgiou a coulé en laiton des numérisations de parcelles minières, logées dans un minibar d'hôtel. Shezad Dawood a créé une installation sonore sur le paysage acoustique transformé par les incendies : sans les arbres pour l'absorber, on entend désormais, selon un habitant, « le pas d'un âne à un kilomètre ».

Ensemble, ces expositions sur les îles grecques dessinent peut-être une autre façon d'apprécier l'art contemporain, loin du white cube. Le cadre tranquille impose un rythme plus lent, moins frénétique que celui des villes et des grands événements internationaux, à condition de rester fidèle au territoire qui les accueille. C'est, en tout cas, l'enjeu de ces événements, résume Akis Kokkinos : « Nous sommes venus pour montrer notre présence, créer des formes de réparation, de solidarité et de soin. »





➔ Tous les mois, *Le Quotidien de l'Art* publie un texte lauréat de la bourse Ekphrasis de l'ADAGP, en association avec l'AICA France. Cette semaine, le commissaire d'exposition et critique d'art Léo Marin nous parle de l'œuvre de Vincent Lemaire dont l'exposition « Ce que la lumière n'éclaire plus » se tient à la galerie DIX9 jusqu'au 19 septembre.

# Ce que la lumière n'éclaire plus, finit inlassablement par sortir de l'ombre



Vincent Lemaire, artiste.  
© Vincent Lemaire.

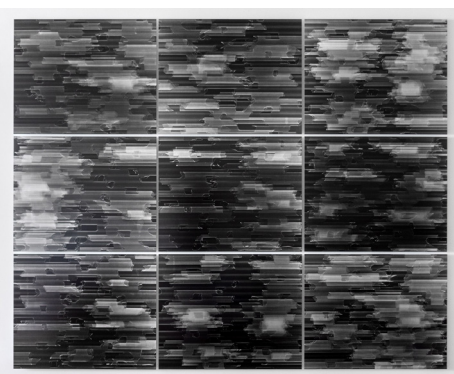
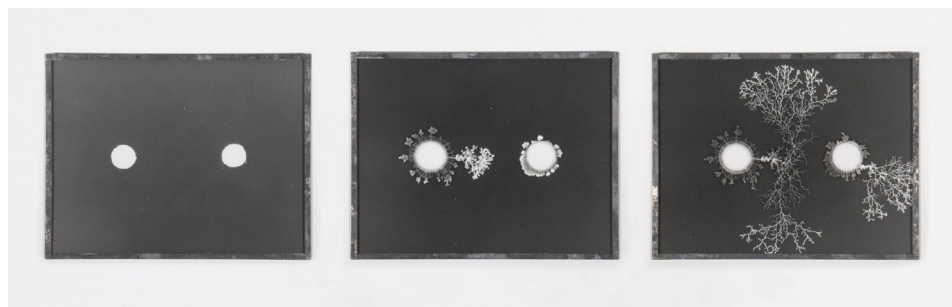
En haut :  
**Vincent Lemaire**  
*Émergence (Superamas) #G,*  
12 023, photogramme, tirage  
argentique sur papier Ilford  
baryté brillant, 23,5 x 30,5 cm.

**De la trace à la poussière d'étoiles, Vincent Lemaire ausculte la persistance du vivant à travers ses forces élémentaires. De l'organisme unicellulaire à l'algorithme, ses œuvres révèlent les énergies invisibles par lesquelles la mémoire du monde se recompose.**

PAR LÉO MARIN

Le travail de Vincent Lemaire se déploie à travers des protocoles : cultures d'organismes, photogrammes de plaques de verre, inventaires de formes, relevés quotidiens, rephotographies argentiques. Mais cette organisation rigoureuse n'est pas celle d'un laboratoire : elle relève d'une analyse des régimes de savoir et surtout de la manière dont nous construisons, à travers les images, une mémoire collective du vivant. Il ne documente pas la science, il la lit, l'interprète ; il détourne ses méthodes pour montrer les tensions idéologiques qu'elles recouvrent et les pulsions archaïques qu'elles dissimulent. La série « Émergence » (12 022-12 023)<sup>1</sup>, issue de cultures de blobs – ces organismes unicellulaires étudiés par Audrey Dussutour (directrice de recherche au CNRS) – en offre un exemple probant. Les réseaux dorés qui s'étendent sur les plaques ne sont ni des cartes ni des dessins automatisés : ce sont des manifestations d'un processus vital et élémentaire, une expansion, la recherche de ressources. Vincent Lemaire en fait un modèle des pulsions

<sup>1</sup> Datation d'après le calendrier de l'ère humaine (ou calendrier holocène) qui propose d'ajouter 10 000 ans à notre calendrier actuel pour faire commencer l'histoire humaine à l'aube de l'Holocène, vers 10 000 avant notre ère. Ainsi, l'année 2025 devient 12 025, permettant d'unifier toute la chronologie humaine – préhistorique et historique – dans une seule continuité temporelle.



#### Vincent Lemaire

En haut :  
*Émergence D3*,  
12 022, triptyque de  
photogrammes, tirages  
argentiques sur papier Ilford  
baryté brillant,  
23,5 x 99,5 cm.

À gauche :  
*Lithopanspermie B*,  
12 022-12 025, photogramme,  
morceau d'asphalte, poulies,  
corde,  
138 x 105 cm.

Ci-contre :  
*Matriarches*, 12 022,  
installation de  
6 photographies, tirages  
argentiques sur papier Ilford  
baryté mat, 96 x 75 cm.

#### Ci-dessus :

*Rayonnement fossile  
(mc9-b)*, 12 016-12 021,  
installation de  
9 photogrammes, tirages  
argentiques sur papier Ilford  
baryté brillant contrecollés sur  
Dibond, châssis en alu,  
148 x 184 x 1,5 cm.

© Vincent Lemaire.

humaines d'exploration et de conquête. La boîte de Pétri devient la miniature de notre globe terrestre, le comportement du blob un miroir de nos désirs d'expansion territoriale et technologique. En rapprochant ainsi biologie et géopolitique, il déplace la question de l'origine de la vie vers celle de ses récits : comment l'histoire du vivant est-elle constamment rejouée dans nos fantasmes d'expansion, de colonisation ou de maîtrise des flux ?

Ce déplacement s'accroît dans le choix des matériaux utilisés pour d'autres séries d'œuvres. Les tubes de néon cassés – « Rayonnement fossile » (12 016-12 021) – et les morceaux d'asphalte de « Lithopanspermie » (12 022-12 025) ne sont pas seulement les supports de ses installations. Ils évoquent nos infrastructures contemporaines (éclairage, routes, circulation) et prolongent nos fantasmes de grandeur interstellaire (météorites, fond diffus cosmologique, panspermie). En utilisant l'asphalte à la place de la pierre venue du vide spatial, Vincent Lemaire opère une substitution : la matière de nos déplacements terrestres devient le vecteur d'une hypothèse sur l'origine extraterrestre de la vie. Il fait vaciller la chronologie linéaire du progrès – du primitif au civilisé – en la repliant sur elle-même : l'énergie confinée du néon renvoie à l'énergie stellaire, la brisure en hélice du tube évoque l'ADN du vivant et la route asphaltée devient météorite. Le présent banal réactive le primordial et le cosmique.

La même logique traverse ses inventaires d'images. Les Vénus préhistoriques qu'il rassemble et rephotographie ne subissaient pas nos frontières géopolitiques actuelles à l'époque de leur réalisation. Il les liste dans son atelier et les ordonne sur deux temporalités différentes : une par dates de découverte, l'autre de la plus ancienne aux plus récentes. Dans les œuvres « Matriarches » (12 022-12 023), elles sont rangées de la plus vieille à la plus récente, du haut vers le bas. Ce nouvel arbre généalogique souligne le paradoxe d'une discipline – la préhistoire – qui prétend à l'universalité, tout en rejouant des rivalités



#### Vincent Lemaire

En haut :  
*Cosmogonie TMC (détail)*,  
12 015-12 019, photographie  
couleur, impression jet  
d'encre, 140 x 152 cm.

Ci-dessus :  
*Alan Turing (1954-1998)*,  
12 025, installation de  
24 photographies, tirages  
argentiques sur papier Ilford  
baryté brillant, kraft gommé,  
clous, 140,5 x 262 cm.

© Vincent Lemaire.

d'appropriation territoriale actuelles. Ainsi, ces figurines deviennent moins des objets d'étude que des symptômes : premières apparitions du corps sculpté en volume, elles sont aussi des surfaces de projection où s'expriment nos fantasmes contemporains de genre, de maternité et d'identité. Vincent Lemaire met à nu l'inévitable dimension spéculative de la science, ses « lectures » de la matière et ses hypothèses invérifiables. Autre protocole, autres formes. L'artiste se reconnecte à un point originel dans une série aussi triviale que vertigineuse : la collecte quotidienne de ses peluches de nombril. Durant sept années, il en a archivé la moindre fibre, méthodiquement rangée dans des boîtes datées et numérotées. Ce rituel intime, qu'il décrit comme « *un geste de soin et d'observation du corps* », s'est peu à peu transformé en expérience du temps et de la matière. Ces peluches, issues de la cavité ombilicale (cicatrice de la naissance, reliquat du cordon qui nous unit au monde maternel, mais aussi au monde extérieur), deviennent les premières sculptures naturelles produites par nos corps. Et alors que l'artiste commence à les photographier – « *Rayonnement Égocentrique* » (12 017), « *Cosmogonie TMC* » (12 015-12 019) –, il les rapproche instinctivement d'images de comètes, de météorites et de nébuleuses : deux formes de poussière, l'une organique, l'autre stellaire, animées par la même logique d'accrétion et de chute. Cette correspondance inaugure tout son

travail ultérieur : entre micro et macrocosme, entre échantillon intime et archéologie universelle, entre trace corporelle et fragment céleste. Dans ces sculptures miniatures se cristallise déjà l'ensemble de ses préoccupations : la sédimentation du vivant, la mémoire des origines et la transformation du résidu en matrice. De série en série, l'artiste accumule, classe, ordonne et explore. Ses dispositifs inventorient, mais laissent toujours place à l'accident, au résidu et à l'imprévisible. Un seuil décisif qui pourrait correspondre à une mémoire héritée – une mémoire qui se sature jusqu'à devenir stérile et qui doit être effacée pour qu'apparaisse une nouvelle hypothèse, une autre vision, une compréhension réenvisagée. Dans les œuvres de Vincent Lemaire, l'inventaire n'est jamais un simple stockage : c'est un espace de transformation, où le protocole se retourne contre lui-même et révèle le côté lacunaire de ses présupposés. Comme si chaque image, chaque reproduction, chaque élément classé/rephotographié venait peu à peu gratter le vernis de l'hypothèse installée pour qu'apparaisse une nouvelle théorie résiduelle fondée sur les anomalies récurrentes du protocole. Cette archéologie matérielle débouche aujourd'hui sur une archéologie numérique et politique. Dans sa récente série « *Alan Turing (1954-1998)* » (12 025), Vincent Lemaire confie à une IA la génération de portraits *post mortem* du mathématicien, père fondateur de l'informatique moderne et de l'intelligence

artificielle. Ce choix n'est pas anecdotique, car il incarne à la fois la naissance de l'informatique et la violence d'un système qui, après avoir bénéficié de son génie, l'a condamné pour homosexualité. En confiant à l'algorithme la création d'images d'Alan Turing à un âge qu'il n'a pas vécu, Vincent Lemaire tord à nouveau la présupposée linéarité historique. Il inscrit dans la mémoire numérique l'effacement dont Alan Turing fut victime, transformant l'outil algorithmique descendant du travail du condamné en instrument de restitution, de réparation. Ainsi se dessine, à travers l'ensemble de son œuvre, une autre lecture des récits de progrès. Il n'y a pas chez Vincent Lemaire de hiérarchie entre microbe et météorite, peluche de nombril et comète, Vénus et algorithme. Tout participe d'une même interrogation : que faisons-nous des traces que nous laissons, des images que nous collectons, des mondes que nous projetons ? Son travail ne se contente pas de documenter les forces qui traversent le vivant ; il examine les dispositifs qui en façonnent la mémoire et les pulsions qui le parcourent. C'est à ce titre qu'il dépasse l'anecdote scientifique pour rejoindre une véritable analyse culturelle : celle d'un monde saturé de données et de récits où les vies latentes, biologiques, matérielles ou numériques, continuent de chercher à se manifester malgré les cadres qui les contraignent. Comme si, chaque fragment de lumière, de chair ou de code cherchait encore la forme sous laquelle il pourrait à nouveau apparaître.



Exposition « Ce que la lumière n'éclaire plus », Galerie Dix9, Paris.

Au fond : *Lithopanspermie E*, 12 022-12 026, devant : *in vitro* #5, 12 025-12 026.

Devant : *Spatialisation Égocentrique B*, 12 022, au fond : *(4,54 × 10<sup>9</sup>) + 7*, 12 020.

© Vincent Lemaire.



© Hafid Lhachmi.

## Léo Marin

Léo Marin est commissaire d'exposition et critique d'art. Il développe une pratique curatoriale attentive aux territoires et aux relations que les artistes construisent avec les lieux. Commissaire de la Triennale Beaufort27 (Belgique), il dirige URDLA, centre d'art - atelier dédié à l'estampe contemporaine à Villeurbanne.